L'École des femmes, Robert et Geneviève : triptyque à thèse ?

par

HILARY HUTCHINSON

Il existe très peu d'études critiques sur le triptyque gidien *L'École des femmes, Robert et Geneviève*¹, en comparaison avec le grand nombre d'analyses dédiées aux autres ouvrages de Gide en sa maturité. Une vue d'ensemble de cette revue pendant les quinze dernières années, par exemple, ne révèle pas grand'chose numériquement², à part quelques dossiers de presse de *L'École des femmes*³ qui, chose intéressante, sont tous favorables. Le but de cet article est d'examiner les raisons pour lesquelles ces récits ont eu si peu d'intérêt auprès des critiques malgré le lancement positif de *L'École des femmes* en 1929. Pour le faire, nous proposons de mettre en lumière certaines théories de Gide sur l'influence pour soutenir l'argument que le manque de faveur qu'ont trouvé ces récits résulte en grande partie de la préoccupation excessive de Gide avec ces théories au moment de la composition de son triptyque. Nous essayerons de montrer, d'ailleurs, que le rôle des influences dans le triptyque gidien

1. Il faut pourtant signaler l'excellente étude récente du professeur John Davies : « Gide's Robert and the Question of Sincerity » dans l'*Australian Journal of French Studies*, vol. XXX n° 1, 1993, pp. 63-84.

2. En 1989, il y a deux articles intéressants d'Andrew Oliver et d'Arthur Babcock dans *BAAG*, n° 82-83, avril-juillet, pp. 231-49, et en 1981 un article d'Albert W. Halshall, qui pousse également à la réflexion, dans *BAAG* n° 51, juillet, pp. 293-319.

3. Il y a quatre dossiers de presse de *L'École des femmes* dans les n° 43, 46, 47 et 65 du *BAAG*.

est tellement critique qu'il l'emporte sur presque toute autre considération, le faisant trop ressembler, en conséquence, à un triptyque à thèse.

En soulignant l'importance des influences, nous ne faisons pas allusion à toutes les influences biographiques⁴ qui se trouvent dans le triptyque, comme dans toute l'œuvre de Gide, mais à certains écrits théoriques de Gide, en particulier ceux qui se rapportent aux influences agissant par ressemblance et par protestation. Ses idées sur les influences par autorisation sont aussi pertinentes en ce qui concerne les influences livresques, domaine qui est bien contrôlé dans ces récits. En effet, c'est ici que Gide examine les rapports conjugaux sous la perspective des influences ; c'est ici que Gide pousse plus loin que jamais ses idées sur l'influence des parents ; qu'il traite aussi des influences sur une famille de certains de ses amis ; qu'il tient à étudier à fond l'influence catholique sur cette famille ; et qu'il place également au premier plan la question des influences livresques. En d'autres mots, d'innombrables idées d'André Gide sur l'influence se trouvent exprimées et représentées ici par ses personnages. Examinons par ordre systématique ces idées afin d'essayer d'évaluer leur importance.

Considérons d'abord l'amour conjugal des deux personnages principaux, Robert et Éveline, qui est d'abord créé et puis détruit⁵ au cours de la narration. Or, il est possible de transformer l'opposition *création/destruction* dans *L'École des femmes* en l'opposition *ressemblance/protestation*, termes qui sont à la base de deux théories de Gide sur l'influence, car l'attitude d'Éveline dans la première partie indique non seulement qu'elle désire, mais aussi qu'elle cherche à subir des influences agissant par ressemblance à l'égard de Robert :

... je ne cherche plus que toi. Je sais que c'est à travers toi, par toi, que je puis obtenir de moi le meilleur ; que tu dois me guider, me porter vers le beau, vers le bien, vers Dieu⁶.

D'autre part, dans la deuxième partie de *L'École des femmes*, le jugement qu'Éveline porte sur Robert a tout à fait changé et elle ne peut plus s'em-

4. La ressemblance de Robert à Maurice Barrès, par exemple, est une des influences biographiques. V. notre article : « André Gide and Maurice Barrès : Forty Years of Protest », dans *Modern Language Review*, vol. 89 n° 4, octobre 1994, pp. 856-64. V. aussi Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Paris : Gallimard, 1956, pp. 246 sqq.

5. L'opposition création/destruction dans les récits de Gide est notée par E. D. Canclon, « Création et destruction dans les récits d'André Gide », *André Gide* 6, Paris : Lettres Modernes, 1979, pp. 81-90.

6. Gide, *L'École des femmes*, dans *Romans...*, « Bibl. Pléiade », 1958, p. 1252.

pêcher de subir de vives influences par protestation à son égard. En effet, les deux parties de l'ouvrage illustrent parfaitement ces deux théories gidiennes en action.

D'après Gide, les influences agissant par ressemblance sont celles qui expliquent ou révèlent à l'influencé une partie de lui-même jusqu'alors latente ou inconnue. Gide ne veut pas dire que ces sortes d'influences lui *rappellent* quelque chose, mais qu'en lui *révélant* quelque partie de lui qui est encore inconnue ou latente, elles deviennent une partie intégrante et essentielle de lui et le transforment d'une manière significative. D'après Gide, une telle influence « est comme le sentiment d'une parenté retrouvée ⁷ » ; c'est le désir de ne plus redevenir celui qu'il était avant de l'avoir subie parce qu'elle a su « tendrement [le] toucher, [le] reconnaître, s'apparenter à [ses] plus douteuses, à [ses] plus incertaines pensées ⁸ ». Et c'est précisément le cas avec Éveline au début de *L'École des femmes*. Considérant son fiancé comme quelqu'un de valeur, « un homme supérieur ⁹ », Éveline espère développer chez elle certaines de ses vertus par le moyen des influences agissant par ressemblance. Son admiration pour Robert est énorme — « je ne l'ai jamais vu entrer dans une église sans y prier et il n'a que des idées généreuses et nobles ¹⁰ » — de sorte que tout ce qu'il lui apprend, elle l'absorbe avec reconnaissance et sans aucune protestation contre lui. Elle veut lui ressembler, elle cherche à triompher de ses manques, de son ignorance ¹¹, grâce à son influence supérieure, et elle espère que « peut-être, à force d'amour, parviendrai-je à m'élever jusqu'à lui ¹² ». À ce point de la narration, l'amour d'Éveline se rapproche de celui qu'Elsie Pell croit discerner dans l'œuvre gidienne chez les femmes inaccessibles comme Emmanuèle, Ellis, Alissa et Bronja :

Aucun auteur, peut-être, n'a imaginé un sentiment plus beau, plus élu, plus pur que l'amour tel qu'il l'entend. C'est la musique des âmes, l'embrassement des cœurs, les sentiments mystiques ¹³.

7. Gide, « De l'Influence en littérature, *Prétextes*, Paris : Mercure de France, 1947, p. 15.

8. *Id.* L'importance des influences agissant par ressemblance pour Gide est facile à reconnaître, étant donné son extraordinaire capacité de sympathie, qui est bien connue. V. son *Journal 1889-1939*, 4 août 1922, p. 739.

9. *L'École des femmes*, p. 1255.

10. *Ibid.*, p. 1259.

11. *Ibid.*, p. 1267 : « Je lui ai demandé de m'écrire une liste des livres que je devais connaître ».

12. *Ibid.*, p. 1266.

13. E. Pell, *André Gide : l'évolution de sa pensée religieuse*, Paris : Didier, 1936, p. 102.

Et c'est la ressemblance et non pas la protestation qui importe ici : « je veux travailler à me cultiver le plus possible », affirme Éveline, « et m'efforcer de devenir chaque jour un peu moins indigne de lui ¹⁴ ».

Or, ce désir de plaire correspond à d'autres réflexions gidiennes sur l'influence : « Les plus fortes influences sont les influences secrètes. Celles des femmes, du public et de nos cadets. On échappe à l'une, à l'autre ; il est bien difficile, bien rare, d'échapper aux trois. On se laisse influencer par celle ou par ceux à qui l'on veut plaire, de qui l'on veut former l'estime ¹⁵. » À cause de l'influence de l'amour ou de l'attraction, Éveline cherche à impressionner. Elle subit l'influence agissant par ressemblance à l'égard de Robert en partie parce qu'elle veut lui plaire :

Et aussi longtemps qu'elle m'aima, elle s'efforça de ressembler à mon idole et s'orna des vertus que je lui croyais, qu'elle savait devoir me plaire ¹⁶.

Cependant, cet état idyllique ne dure pas longtemps. Déjà avant son mariage, Éveline commence à ne pas s'accorder avec Robert sur de menus détails, mais le 22 et le 23 novembre marquent une transformation importante dans leurs rapports, car c'est alors que « le charme est rompu ¹⁷ ». Gide perçoit l'influence de l'amour comme un charme qui ensorcelle les amants pendant une certaine période, les rendant désireux d'impressionner ou de plaire à l'autre. Mais dans *L'École des femmes*, quand Éveline découvre que Robert l'avait dupée, elle proteste vivement, pour la première fois de sa vie, contre son bien-aimé, ce qui signale le début de la destruction des illusions qu'elle a à son égard. Bien que sa protestation se fasse initialement à contre-cœur — « Et pourtant je n'ai aucun plaisir à avoir raison contre lui ; j'aimerais pouvoir lui donner raison [...]. En me plaignant ainsi, je me parais ingrate et je lui en demande pardon ¹⁸ », — elle annonce sa future tendance à protester de plus en plus contre ce personnage qu'elle avait mal jugé, aveuglée qu'elle était par son amour. Or, à la différence d'Elsie Pell, James Grieve passe en revue tous les aspects négatifs de l'amour dans l'œuvre gidienne, y compris la tromperie de soi :

Love, for Gide, can be seen as self-deception, the pernicious anaesthesia of habit, dishonesty towards others — in a radical mood, Gide could even see love and genuineness towards others as irreconcilable [...]. He saw in it a preparation for disappointment and despair, a disguise for selfishness and Narcissism, a belittling of the individual, a pathetic misunderstanding, a potent

14. *L'École des femmes*, p. 1268.

15. Gide, *Œuvres complètes*, t. XIII, Paris : NRF, p. 442.

16. Gide, *Robert*, in *Romans*, p. 1317.

17. *L'École des femmes*, p. 1277.

18. *Ibid.*, p. 1278.

encouragement to most of the things that he deplored ¹⁹.

Et c'est cette conception de l'amour qui va désormais caractériser les rapports entre Robert et Éveline, occasionnant des protestations croissantes entre les deux époux, au cours de la deuxième partie de *L'École des femmes* ²⁰. Vingt ans plus tard, au début du deuxième cahier, Éveline est loin d'adorer Robert. Elle se rend compte qu'il est difficile de juger un être qu'on aime ²¹, et enfin son admiration pour sa position morale se mue en mépris ²². Mais c'est la manière dont Éveline s'est transformée qui est très significative, car elle est arrivée à se comprendre et à bien juger précisément par le moyen des influences agissant par protestation.

Pour Gide, l'influence par protestation marque l'opposition aux idées rencontrées, qui sont contraires aux siennes. On s'élève avec indignation, et même, dans certains cas, avec hostilité, contre ces idées que l'on estime peu acceptables. On les désapprouve, on les conteste, et l'amplitude de ces conflits peut varier du petit sujet de désaccord jusqu'au démêlé profond, qui révèle deux positions inconciliables. De plus, d'après Gide, une telle inclination vers l'opposition ne se trouve que chez les forts. Il constate que certaines natures, comme la sienne, cèdent volontiers et aisément à ces influences par protestation ²³. Certes, lutter contre l'idée de quelqu'un présuppose deux attitudes fortes : d'une part, la fermeté d'esprit vis-à-vis de son propre point de vue, aussi bien que la confiance qu'on avait en soi-même lorsqu'il s'agit de prendre position sur telle ou telle question ; d'autre part, une certaine manière assurée ou, du moins, le dé-

19. J. A. Grieve, « Love in the Work of André Gide », *Australian Journal of French Studies*, vol. 3 n° 2, mai-août 1956, p. 178.

20. En fait, quoique très différentes, les interprétations de la conception de l'amour chez Gide de la part de Pell et de Grieve sont également justes et elles proviennent, à notre avis, des influences biographiques relatives à Madeleine Gide. C'est-à-dire que la vue de Pell privilégie l'influence de Madeleine agissant par ressemblance, tandis que celle de Grieve se rapporte à l'influence par protestation de Gide à l'égard de Madeleine. Quand Gide écrit : « Sans cette formation chrétienne, sans ces liens, sans Em. qui orientait mes pieuses dispositions, je n'eusse écrit ni *André Walter*, ni *L'Immoraliste*, ni *La Porte étroite*, ni *La Symphonie pastorale*, etc., ni même, peut-être, les *Caves* et *Les Faux-Monnayeurs* par regimement et protestation » (*Journal 1889-1939*, 16 juin 1931, p. 1052), il révèle nettement cette dichotomie à l'égard de l'influence de Madeleine.

21. *L'École des femmes*, p. 1285.

22. *Ibid.*, p. 1281. « Il a une façon de parler du devoir, qui me ferait prendre tout "devoir" en horreur ; de se servir de la religion, qui rendrait toute religion suspecte, et de jouer des beaux sentiments à vous en dégoûter à jamais. »

23. Gide, « Feuilets » (1928), *Journal 1889-1939*, p. 902.

sir de faire valoir ses droits. La conviction et la volonté se combinent et précèdent la réaction combative. Tel est précisément la position d'Éveline. En premier lieu, elle s'approche de Robert avec une grande sympathie, n'éprouvant que des accords ou des ressemblances avec lui et se blâmant de son comportement inattendu, si nécessaire, plutôt que de subir des protestations contre lui. Mais, petit à petit, au fur et à mesure des chocs ou des éclairs²⁴ qu'elle reçoit, elle se sent obligée de s'opposer à lui, malgré sa bonne volonté initiale. Et c'est grâce à ses protestations qu'elle devient perspicace. Ces influences permettent son évolution depuis le sentiment instinctif « qu'il y avait là quelque chose d'indéfinissable, qui sonnait faux²⁵ » jusqu'à la lucidité totale, où elle a confiance en son jugement et en son raisonnement à l'égard de Robert : « un être pour qui je n'ai plus d'amour, plus d'estime²⁶ ». Elle proteste contre ses mensonges et ses mobiles égoïstes²⁷ ; son manque d'honnêteté en affaires lui fait subir une vive protestation²⁸ ; mais ce sont sa lâcheté et, en particulier, ses supercheries, qui aboutissent à la réception de la Croix de guerre, qui provoquent chez Éveline l'opposition totale à son mari et mènent à sa décision de le quitter. Toute une série de protestations la dirige, donc, vers cette seule solution possible. Elle apprend ainsi à discerner son erreur de jugement et à croire en la justesse de sa propre perception. Il est significatif que non seulement Gide nous révèle des influences agissant par protestation « en action », pour ainsi dire, avec le personnage d'Éveline, mais qu'il nomme explicitement le procédé, comme s'il voulait souligner son importance critique :

Elle prétendit [...] avoir suffisamment de jugement personnel pour pouvoir se guider elle-même et se passer de directeur, et cela précisément alors que son esprit protestataire, qui jusqu'à ce moment sommeillait en elle, commença d'examiner critiquement, c'est-à-dire de mettre en doute, les directives de ma vie²⁹.

24. *L'École des femmes*, p. 1282.

25. *Id.*

26. *L'École des femmes*, p. 1288.

27. *Ibid.*, p. 1284.

28. *Ibid.*, p. 1285.

29. *Robert*, pp. 1324-5 (c'est nous qui soulignons). Bien entendu, ces influences par protestation sont critiques dans la vie de Gide. Ses protestations contre Barrès, Claudel, Massis, etc., sont bien documentées et l'aident à affirmer sa propre position. Et il trouve, à la longue, que le combat lui convient — « Je ne me sens moi-même et valeureux qu'en état de lutte » (*Journal 1889-1939*, 30 novembre 1931, p. 1095), — parce qu'il lui donne surtout le sentiment qu'il existe pour de vrai : « On me combat, donc je suis » (Gide, *Un Esprit non prévenu*, Paris :

Il est fort intéressant de noter que le père d'Éveline subit, lui aussi, des influences agissant par ressemblance et par protestation à l'égard de Robert, mais que ses rapports avec Robert sont tout le contraire de ceux de sa fille. C'est-à-dire qu'il commence par protester contre son futur beau-fils, à cause de ses idées religieuses, de ses lectures et de son manque d'authenticité personnelle ³⁰, mais finit par l'accepter ³¹. La question se pose de savoir comment sa position se transforme si radicalement depuis la lucidité jusqu'à l'aveuglement ? C'est à Éveline de fournir les raisons car, tout en poursuivant la connaissance personnelle, elle réussit à bien juger son père. D'abord, elle affirme, à juste titre, que « tu as cru que tu te trompais parce que j'étais heureuse avec lui ³² », avis lucide qui fait écho à l'opinion paternelle exprimée à l'époque de sa propre lucidité vingt ans auparavant : « il ne me plaît pas. Si je te disais pourquoi, tu protesterais, parce que tu l'aimes ; et quand on aime quelqu'un, on ne le voit plus comme il est ³³. » Autrement dit, l'influence de l'amour peut défigurer et déformer la vérité. Dans le cas d'Éveline, elle croyait aimer Robert et sa vision en était perturbée. Pareillement, Monsieur Delaborde aime sa fille et il se trompe à son égard, en particulier en ce qui concerne son bonheur avec Robert, erreur qui l'amène à croire qu'il a dû mal jugé son mari, car si sa fille est heureuse, Robert devra être acceptable après tout. Il est significatif que Gide souligne deux fois sa théorie que l'influence de l'amour peut obscurcir la vérité et qu'il démontre encore, en le faisant, ses théories sur l'influence agissant par ressemblance et par protestation.

Mais toute la vérité n'est pas là. Éveline adore son père, mais réussit néanmoins à le percevoir d'une façon objective, bien qu'elle souffre d'avoir à le trouver en faute. En le jugeant, elle suggère une deuxième raison pour laquelle son père a changé d'avis concernant le caractère de Robert, raison qui est très pertinente à notre étude sur les influences agissant par protestation :

Papa qui d'abord semblait y voir clair alors que j'étais le plus éblouie, et dont l'opinion sur Robert m'attristait tant durant mes fiançailles, papa semble complètement retourné. Dans chacune de mes discussions avec Robert, c'est

Kra, 1929, pp. 45-6).

30. *L'École des femmes*, p. 1263.

31. *Ibid.*, p. 1300. « Oui, j'ai d'abord méjugé Robert. Ses façons ne me plaisaient pas. Heureusement j'ai assez vite compris que je me trompais. »

32. *Idem*.

33. *L'École des femmes*, p. 1263.

toujours à moi qu'il donne tort. Il est si bon et si faible ³⁴ !

Elle est obligée de conclure que lui est maintenant un faible qui opte pour la facilité et le confort plutôt que pour le chemin plus difficile de l'authenticité personnelle. Il se cache derrière ses excuses. Il blâme sa femme pour ses manques au lieu de manifester en homme fort en dépit d'elle. Et il le fait parce qu'il préfère, en fin de compte, la solution pratique pour éviter celle du courage. Les véritables influences par protestation exigent un courage et un esprit critique que ne possède plus cet homme pour qui d'autres éléments se sont interposés pour lui donner le change. C'est pourquoi, au lieu de la protestation contre Robert, il préconise un *modus vivendi* pour sa fille, solution pratique au problème conjugal, que lui et sa femme utilisent pour éviter de vraies protestations qui nécessiteraient de la force. Et, en fin de compte, Éveline se sent obligée de protester contre ces conseils médiocres de son père adoré. Il semble que l'utilité des influences par protestation — et, en effet, leur véritable emploi — soit réservée à une minorité de gens — les forts à l'esprit critique — pour qui la recherche de la vérité personnelle importe avant toute autre chose ³⁵, et que le père d'Éveline finisse par devenir un faible, et incapable ainsi de continuer ses protestations.

Or, Robert, à son tour, s'adonne à des protestations, mais elles ne l'amènent pas non plus à la connaissance de soi. Ses réflexions à ce sujet même sont révélatrices, suggérant une certaine faiblesse de caractère :

« Protester, c'est s'avouer atteint par l'injure », a dit un ancien. Quand bien même l'injure m'aurait atteint, je serais seul à le savoir, puisque mon nom n'a jamais été prononcé. Si je dis tout cela, c'est pour que vos lecteurs comprennent que ce n'est nullement le besoin de réhabilitation qui me fait aujourd'hui prendre la plume, mais bien uniquement un souci de vérité, de justice et de remise au point ³⁶.

Robert se concentre sur la défense de soi, comme s'il avait besoin de se rassurer ou de s'expliquer face au lecteur, plutôt que sur des protestations de force, qui proviendraient d'une réaction sincère à une position opposée. Et il a recours à des expressions toutes faites pour soutenir son attitude. Il s'adonne à des attaques personnelles sur André Gide, auteur qui est trop

34. *Ibid.*, pp. 1282-3. C'est nous qui soulignons.

35. Dans sa conférence « De l'Influence en littérature », Gide célèbre les forts et dénigre les faibles dans le domaine des influences, *op. cit.*, pp. 20-7, et il est soutenable que Gide lui-même s'est mis en quête de la sincérité tout au long de sa vie, en se servant de ses théories sur l'influence. V. H. Hutchinson, *La part de l'influence dans la vie et l'œuvre immoraliste d'André Gide*, Paris : Minard, coll. « Thésothèque », à paraître en 1996.

36. *Robert*, p. 1314.

libéral pour ses propres goûts, et se révèle comme étant dogmatique et étroite, se tenant sur la défensive et se montrant comme quelqu'un qui manque de perspicacité³⁷. Il est clair que de telles protestations correspondent à celles des véritables ennemis de Gide, comme Henri Massis, et ces protestations étaient toujours considérées par Gide comme mal avisées et beaucoup trop dogmatiques. Gide traite donc dans son triptyque de deux sortes d'influences agissant par protestation. Tout d'abord, celles que subit Éveline à l'égard de Robert³⁸, qui sont louables. La position d'Éveline est diamétralement opposée à celle de son mari :

J'écrirai afin de m'aider à mettre un peu d'ordre dans ma pensée ; afin de tâcher d'y voir clair en moi-même, me considérant comme l'Émilie de Corneille. — Et ce que je hasarde et ce que je poursuis³⁹.

Elle ne se préoccupe ni de l'opinion des autres ni des expressions toutes faites. Elle se prépare à « hasarder » et à « poursuivre » sa quête personnelle, sans compter sur des notions fixes. Tout comme Gide, elle est plutôt la personnification de la réceptivité, éprouvant le désir de se comprendre par le moyen de ses protestations qui sont mises à l'épreuve authentiquement en face de ce qui lui est vraiment insupportable. Il faut de la force pour pouvoir subir des influences sincères de cette sorte, car c'est une route pénible que celle de la lucidité, mais c'est un procédé qui en vaut la peine puisqu'il mène à la compréhension de soi. Les protestations de Robert, au contraire, sont tout à fait différentes, étant peu profondes et ne reflétant pas ce qu'il ressent sincèrement, mais plutôt des doctrines universelles, auxquelles une multitude de gens doit obéir⁴⁰. Par conséquent, ces influences ne lui permettent pas de tourner son regard à l'intérieur pour se questionner d'une manière rigoureuse, mais l'incitent, au contraire, à blâmer les autres, s'ils ne donnent pas leur adhésion à la doctrine commune. Et le lecteur peut conclure, grâce à l'ironie dont le personnage de Robert est la victime, que ce type de protestation est inutile et sans valeur. Ce sont des protestations faciles, fondés sur des enseignements fautifs qui sont destructives et non pas constructives, et employées par les faibles et non par les forts.

37. *Ibid.*, pp. 1314 et 1315.

38. Sans parler de celles de Geneviève contre son père, que nous examinons plus loin.

39. *L'École des femmes*, p. 1279.

40. *Robert*, p. 1319 : « Je proteste aujourd'hui, comme je protestais hier, contre ces théories modernes qui tendent à diminuer notre vertu en prétendant que les seuls désirs auxquels on résiste sont ceux qui ne sont pas bien forts... Je veux croire pourtant que les secours de la religion sont indispensables à l'humaine faiblesse. »

Or, dans *Geneviève*, on trouve l'exemple d'un troisième type d'influence par protestation. Dans cet ouvrage, Geneviève proteste contre Madame Parmentier de la même façon que Gide et Madame Théo Van Ryselbergh se sont servis de la protestation dans la vie, c'est-à-dire pour se développer mutuellement :

Mon opposition avec Madame Parmentier, malgré la grande affection que je pouvais avoir pour elle, m'aida beaucoup. Nous nous développons dans la sympathie, mais c'est en nous opposant que nous apprenons à nous connaître. Cette opposition n'avait du reste rien de commun avec celle qui m'animait contre mon père et qui s'aggravait alors de mépris. Je n'avais pour Madame Parmentier que de l'estime. En dépit de cette opposition, je m'entendais avec elle à merveille ⁴¹.

Son opposition au docteur Marchant est pareille :

Le docteur Marchant possédait tout ce qui manquait à mon père : et d'abord une valeur réelle, des connaissances solides et le parfait mépris des feintes et du faux semblant. Son aspect bourru cachait une nature très tendre. L'admiration que j'avais pour lui n'empêchait pas que je ne m'opposasse également à lui ⁴².

C'est une influence fondée sur l'estime réciproque, mais qui n'exclut pas la possibilité d'opposition. Au contraire, elle l'encourage, l'estime étant si profonde qu'elle n'est pas menacée par l'opposition. Dans de telles circonstances, la protestation est considérée comme quelque chose de fécond, parce qu'elle s'opère au milieu de la bonne volonté et encourage ainsi le développement personnel d'une façon constructive. Il est clair que c'est là la sorte d'influence par protestation que Gide aime le plus, à la différence de celle qui s'opère par antagonisme :

J'ai l'esprit le moins fait qui soit pour la controverse. Au lieu de m'opposer à l'adversaire, j'use mes forces à le comprendre. Il me semble toujours que, entre gens de bonne foi et également soucieux du bien public, on doit parvenir à s'entendre. Mais s'ils ne sont pas de bonne foi, force est, hélas ! de s'en convaincre ⁴³.

La protestation qui provient d'un accord fondamental et respectueux ne contient pas de malice. Gide a beaucoup apprécié ce type d'influence dans la vie et tient à l'exprimer dans le troisième volet de son triptyque.

Les idées de Gide sur les influences agissant par protestation sont aussi mises en lumière au cours des rapports qui existent entre Robert et sa fille, mais il n'en est pas de même entre Robert et son fils. Robert est

41. *Geneviève*, ix. *Romans*, p. 1387. Geneviève est ici le porte-parole d'André Gide en ce qui concerne la valeur de cette sorte d'influence par protestation.

42. *Ibid.*, p. 1388.

43. Gide, *Ainsi soit-il*, in *Journal 1939-1949*, p. 1183.

un père autoritaire qui exprime souvent des idées conservatrices ⁴⁴ et il est évident que son fils, Gustave, également conservateur, a subi une influence agissant par ressemblance à son égard :

Gustave ressemble à son père [...]. C'est aussi que les défauts de Robert ne reparaissent chez Gustave que comme remaniés, pour ainsi dire, et se manifestent différemment. Mais je les reconnais à présent. Sous des aspects nouveaux ce sont les mêmes, je ne puis plus m'y tromper... Et même, certains traits du caractère de Robert, c'est son fils, à présent, qui me les explique ⁴⁵.

En effet, Gustave subit cette influence jusqu'à un tel point qu'il ne se rend pas compte que son père le dupe, d'abord à l'hôpital au moment où Robert joue la comédie, en faisant semblant d'être gravement malade ⁴⁶ et aussi quand Robert reçoit la Croix de guerre — « à la grande admiration de Gustave ⁴⁷ ». C'est Geneviève qui nous révèle obliquement pourquoi Gustave ne proteste pas contre son père, quand elle décrit celui-ci comme suit : « de volonté faible, en dépit de ses airs assurés, mon père cédait toujours ⁴⁸. » Si Gustave ressemble tant à son père, il est évident que lui aussi est un faible et incapable ainsi d'élever des protestations authentiques et, en effet, son indignation contre le tableau de Keller, par exemple, est fondée sur l'étroite morale commune. De nouveau, Gide insiste sur l'incapacité des faibles à subir de vraies influences par protestation auxquelles il attache une si grande valeur.

Le cas de Geneviève est tout autre. C'est une forte qui voit clair à l'égard de son père et ne supporte pas son manque d'authenticité, son constant souci de se faire valoir, sa manière de se contredire, etc. Elle proteste, donc, d'abord silencieusement ⁴⁹, ensuite avec impatience ⁵⁰ et finalement en fureur ⁵¹, et réussit, en le faisant, à atteindre la compréhension de soi. Elle se rend compte, par le moyen d'un chemin pénible, que sa vérité personnelle, c'est la franchise, qui n'est pas obscurcie par des considérations de prétendue convenance, de décence ou de pudeur. Cependant, il est intéressant de noter que Gide n'est pas satisfait du troi-

44. *Robert*, p. 1321.

45. *L'École des femmes*, p. 1285.

46. *Ibid.*, p. 1294.

47. *Ibid.*, p. 1309.

48. *Geneviève*, p. 1351.

49. *L'École des femmes*, p. 1292. « Hier, à certaines paroles de son père, pas trop pompeuses pourtant, j'ai vu se dessiner sur ses lèvres une sorte de sourire, un pli narquois. »

50. *Geneviève*, p. 1359.

51. Elle proteste surtout contre la position qu'il adopte en ce qui concerne le rôle de la femme.

sième volet de son triptyque⁵². Son but avait été d'aborder la question du féminisme⁵³ sans être monopolisé par une idée fixe⁵⁴, et il se plaint d'un possible manque de créativité⁵⁵ au cours de la composition de *Geneviève*. Il nous semble que ses problèmes aient pu résulter, du moins en partie, de sa préoccupation avec la question des influences dans cet ouvrage. Les protestations de Geneviève l'amènent à une position assez radicale dans les années trente et il est aussi significatif qu'au cours du développement de Geneviève, Gide traite, d'une façon peu habituelle, de l'influence maternelle. Le plus souvent dans l'œuvre gidienne, la mère exerce une influence restrictive et étouffante, contre laquelle les enfants se sentent obligés de protester, ce qui correspond exactement à l'influence qu'a subie Gide de la part de sa propre mère. Dans son triptyque, cependant, Éveline est beaucoup plus libérée en comparaison avec les mères précédentes, à l'exception de la mère de Lafcadio. Il semble que Gide ait voulu examiner l'influence sur une famille d'une mère aux idées larges et plutôt humanistes et cela lui a occasionné, peut-être, certaines contradictions ou complexités inattendues.

Comme nous l'avons déjà vu, avant la naissance de ses enfants, Éveline a l'esprit étroit et tout porte à croire qu'elle avait subi une influence agissant par ressemblance à l'égard de sa propre mère⁵⁶. Petit à petit, cependant, elle se transforme en un personnage aux idées larges, grâce à ses protestations contre son mari, et aussi à ses propres efforts d'instruction dans le domaine littéraire⁵⁷. Geneviève ressemble beaucoup à sa mère, mais le cas de Geneviève est assez complexe. D'une part, il est clair qu'elle adore sa mère et déteste son père, ce qui indique une profonde influence par ressemblance à l'égard de sa mère. Mais quelquefois elle proteste assez brutalement contre certaines idées maternelles, en particulier celles concernant le mariage et le sacrifice personnel⁵⁸. Il est vrai qu'elle regrette très vite d'avoir profondément blessée sa mère, mais elle ne peut pas s'empêcher de pousser à bout ses arguments puisqu'elle est convaincue qu'elle a raison de penser ainsi, grâce précisément à l'influence maternelle : « Mon exemple l'avertissait, la mettait en garde et,

52. *Journal 1939-1949*, 30 janvier 1949, p. 333.

53. *Journal 1889-1939*, 9 mars 1930, p. 972.

54. *Ibid.*, 3 août 1931, p. 1069.

55. *Ibid.*, 6 juin 1932, p. 1128.

56. *L'École des femmes*, p. 1301, où elle parle de « l'esprit uniquement pratique et borné de maman ».

57. *Ibid.*, pp. 1286-7.

58. *Ibid.*, p. 1297.

d'autre part, elle ne saurait trop me remercier de l'avoir, par l'instruction que je lui avais donnée, mise à même de nous juger, de vivre d'une vie personnelle et de ne point lier son sort à quelqu'un qui peut-être ne la vaudrait point ⁵⁹. » Cependant, au fur et à mesure que l'influence maternelle par ressemblance prend le dessus, les protestations de Geneviève contre sa mère diminuent et leurs rapports se fortifient.

On peut alors se demander pourquoi Geneviève, en dépit de son amour profond pour sa mère — « je l'aimais trop pour ne pas détester mon père ⁶⁰ » — subit des influences par protestation à l'égard de sa mère ? Nous croyons pouvoir apporter deux réponses à cette question. En premier lieu, l'évolution d'Éveline vers la lucidité, surtout en ce qui concerne son mariage, n'est pas encore achevée au moment où sa fille proteste contre elle. Éveline n'a pas tout à fait compris sa véritable situation avec Robert, mais les protestations de Geneviève révèlent qu'elle était allée plus loin que sa mère à cet égard. Il est significatif que Robert affirme que Geneviève exerce des influences sur sa mère :

À y bien réfléchir, il me semble aujourd'hui que c'est l'esprit libertin de Geneviève, si enfant qu'elle fût encore, qui contamina l'âme de sa mère ⁶¹.

Mais Geneviève nous explique que sa capacité d'influencer sa mère est avant tout le résultat de l'influence maternelle :

Je tiens de ma mère un certain goût pour le travail, et une assiduité naturelle qu'elle encourageait en feignant de s'instruire à travers moi. Lorsque je rentrais du lycée, elle m'aidait à mes devoirs, apprenait avec moi mes leçons, et je lui rapportais tout ce que j'avais appris en classe, comme d'autres raconteraient ce qu'ils ont vu ou entendu dans une sortie en ville. C'est ce qui lui donna [à son père], je crois, l'illusion que je pusse avoir eu sur elle plus d'influence qu'elle n'en avait eu sur moi. Cette illusion — si c'en est une — elle cherchait à me la donner à moi-même, et rien ne servit plus à me mûrir, à entretenir mon zèle et une certaine confiance en soi, qui lui manquait ⁶².

Deuxièmement, il nous paraît que les protestations de Geneviève contre sa mère constituent tout simplement un déplacement de ses protestations contre son père. Elle s'exaspère du comportement paternel et s'impatiente de l'exploitation de sa mère par un homme qui lui est manifestement moralement inférieur. Ainsi, les protestations outrancières de Geneviève ne constituent qu'une indication de l'amour profond qu'elle ressent pour sa mère ⁶³, et non point une opposition véritable. En effet,

59. *Ibid.*, p. 1295.

60. *Geneviève*, p. 1352.

61. *Robert*, p. 1331.

62. *Geneviève*, p. 1351.

63. *Ibid.*, p. 1359. « Ma mère [...] méritait ma vénération, et mon amour

elle arrive à accepter les refus maternels sans protestation même quand elle n'est pas d'accord avec ses raisons :

— Mon enfant, pas cette fois. N'insiste pas [...]. Ma mère, en me refusant, me paraissait céder à des raisons de convenance, et qui venaient moins d'elle-même que de notre entourage, de notre situation, de notre rang social ; je sentais cela vaguement ; et d'ordinaire elle m'enseignait à ne pas tenir compte de ces raisons-là. Pourtant il était tout naturel qu'elle ne me laissât pas fréquenter, si jeune et si malléable encore, des inconnus peut-être peu recommandables ⁶⁴

ce qui n'est pas du tout le cas en ce qui concerne les refus paternels :

— Alors, Geneviève, tu es bien décidée à ne pas m'obéir ?

— Parfaitement décidée. Il sembla hésiter quelque temps, puis, comme il s'était ressaisi, et d'un ton vraiment supérieur :

— C'est bien. Je sais ce qui me reste à faire. Il ne le savait pas du tout ; et, somme toute, il ne fit rien ⁶⁵.

Or, bien des disputes entre Robert et Éveline ont leur origine dans la question de l'influence maternelle. Geneviève scandalise son père qui attribue son comportement audacieux à l'influence peu désirable de sa femme ⁶⁶. Croyant fermement à la contrainte, à la différence d'Éveline ⁶⁷, il regrette de ne pas avoir exercé une influence opposée sur sa fille :

Si j'eusse pu m'en rendre compte à temps, j'aurais su prendre des mesures pour enrayer le mal, exigé plus de soumission, prohibé certains livres dont le perfide danger me serait mieux apparu si j'avais commencé par les lire moi-même ⁶⁸,

car il croit aussi, contrairement à sa femme, à l'autorité indiscutable des parents :

C'est elle qui, sans cesse et à propos de tout demandant des explications, accoutuma sa mère à en chercher, à en fournir, au lieu de répondre à ses « pourquoi » ainsi qu'il sied, ainsi que je faisais moi-même : « Parce que je te le dis ⁶⁹ ».

Or, la complexité de la situation se révèle quand Éveline se rend compte que le chemin de la liberté est difficile et doute de sa propre influence sur sa fille :

pour elle était presque de la dévotion. »

64. *Ibid.*, p. 1357. C'est nous qui soulignons : *malléable* équivaut, c'est clair, à *influençable*.

65. *Ibid.*, p. 1377.

66. *Robert*, pp. 1315 et 1331.

67. *Ibid.*, p. 1328.

68. *Ibid.*, p. 1325.

69. *Ibid.*, p. 1332.

À présent j'en viens à douter si j'eus raison de l'encourager à s'instruire. Je viens d'avoir avec elle une conversation terrible, où tout à la fois j'ai compris que c'était avec elle que je pourrais le mieux m'entendre, compris également pourquoi je ne veux pas m'entendre avec elle : c'est que je crains de retrouver en elle ma propre pensée, plus hardie, si hardie qu'elle m'épouvante. Toutes les inquiétudes, tous les doutes, qui purent m'effleurer parfois, sont devenus chez elle autant de négations effrontées ⁷⁰,

car parfois, même, il semble que Robert ait raison de s'opposer à l'influence maternelle quand le comportement de Geneviève est particulièrement brutal ou outrancier. Il est clair, à cause de l'ironie dirigée contre Robert, que le message gidien est qu'il est infiniment préférable de courir des risques plutôt que d'en avoir peur et d'opter pour la soumission à une autorité externe, mais l'individualisme de Geneviève n'est pas, peut-être, idéal, bien qu'elle se montre capable de se perfectionner ⁷¹ ou de faire la critique d'elle-même ⁷².

Dans le triptyque gidien, il est donc évident que l'influence joue un rôle des plus importants dans le milieu familial. L'influence des amis sur cette famille est aussi examinée minutieusement par Gide. Robert reconnaît l'influence que ses deux amis ont exercée sur Éveline : « du moins l'influence de mes deux amis, le docteur Marchant et le peintre Bourgewilsdorf était-elle indéniable ⁷³ », et regrette sa naïveté de les avoir accueillis chez lui si librement, car il est convaincu de la nature perverse de ces influences. L'influence du peintre agit au niveau de la sincérité, à laquelle fondamentalement Robert s'oppose ⁷⁴, tandis que celle du docteur détourne Éveline de la religion et Robert, catholique par excellence, est en conséquence agacé :

L'influence du docteur Marchant, quoique d'un ordre différent, rejoignant celle de Bourgewilsdorf d'une manière subtile [...]. Je l'entendis citer un jour cette parole [...] : « Il y a des malades ; il n'y a pas de maladies » [...] c'est bien là que je vois le danger de l'instruction chez les femmes, Éveline poussant à l'absurde cette constatation [...] n'admit bientôt plus de Vérité en dehors de l'homme [...] pour considérer toute vérité en fonction de l'homme, et non l'homme en fonction de Dieu ⁷⁵.

Il fait de son mieux pour contrebalancer cette influence, afin de « res-

70. *L'École des femmes*, p. 1295. V. aussi p. 1292 : « Nous ne pouvons empêcher nos enfants de nous juger, mais il m'est intolérable que Geneviève puisse espérer trouver en moi un assentiment à sa malice. »

71. *Geneviève*, p. 1404.

72. *Ibid.*, p. 1411.

73. *Robert*, p. 1332.

74. *Ibid.*, pp. 1333-4.

75. *Ibid.*, p. 1334.

saisir Éveline ⁷⁶ » mais c'est en vain. Les influences agissant par ressemblance, comme nous l'avons déjà dit, sont profondes et durables une fois subies, et Éveline se montre résolue à cet égard ⁷⁷. Il est clair que l'influence de Marchant importe beaucoup à Éveline et qu'elle subit auprès de lui des influences puissantes agissant par ressemblance, de sorte qu'elle finit par avoir, comme lui, « le parfait mépris des feintes et du faux-sembant » et « une nature très tendre ⁷⁸ », de la confiance et du courage, aussi bien qu'un manque total de foi en Dieu. Déjà en 1894, Gide avait écrit dans son *Journal* : « Dans tout rapport git une possibilité d'influence ⁷⁹ », et il nous semble que son triptyque sert à démontrer cette croyance gidienne.

Gide traite aussi de l'influence catholique sur cette famille. Au début, Robert et Éveline sont de bons catholiques, s'adonnant tous deux à la prière et croyant au Paradis. En revanche, le père d'Éveline est intransigeant en ce qui concerne sa propre opposition au Catholicisme. Éveline s'inquiète du manque de foi de son père et de son refus de s'entendre bien avec l'abbé Breidel, mais son père prédit une transformation tôt ou tard chez Éveline, pourvu qu'elle subisse une influence agissant par ressemblance à son égard et non pas à l'égard de sa mère :

Ce sont des choses que peut-être tu comprendras plus tard si tu ne ressembles pas trop à ta maman ⁸⁰.

De fait, vingt ans plus tard, certaines transformations ont eu lieu. L'attitude de Robert reste constante, mais ce sont ses pratiques religieuses qui ont détourné Éveline du Catholicisme, par le moyen des influences agissant par protestation :

... depuis longtemps j'ai beaucoup négligé mes devoirs religieux. Les pratiques que Robert étale ont comme désaffecté mon cœur ; les manifestations de sa piété m'ont fait douter de l'authenticité de la mienne. Ses genuflexions ostentatoires arrêtent la prière en mon cœur ⁸¹.

Bien qu'Éveline finisse par rejeter tout à fait la religion catholique, son évolution vers l'athéisme est assez pénible et loin d'être sans détours.

76. *Idem*.

77. Il est intéressant de noter que l'influence subie par Éveline à l'égard de Bourgweilsdorf et de Marchant n'est pas, initialement, par ressemblance. Au début, elle proteste contre eux à bien des égards, mais cette fâcheuse impression qu'elle a d'eux et de leurs idées se transforme totalement et elle finit par vouloir leur ressembler.

78. *Geneviève*, p. 1388.

79. *Journal 1889-1939*, 13 octobre 1894, p. 55.

80. *L'École des femmes*, p. 1263.

81. *Ibid.*, p. 1287.

Au début, elle faiblit souvent. Une fois, par exemple, « par faiblesse, par angoisse de solitude et besoin de sympathie ⁸² », elle essaie de rétablir le contact entre l'Abbé et elle-même, mais il s'oppose à elle catégoriquement, en adoptant la position catholique et l'accusant d'orgueil ⁸³. Il en résulte qu'elle sort de leur entretien « diminuée, désorientée, découragée, sans plus de confiance en moi qu'en Robert ⁸⁴ ». Elle trouve difficile d'échapper à l'influence catholique, tant elle est puissante, et, par conséquent, de voir clair :

Et bientôt, tant est grand l'empire que l'Abbé a su prendre sur moi, j'ai cessé de voir nettement ce dont je me plaignais, de comprendre ce que je reprochais à Robert ; je n'étais plus qu'une enfant qui regimbe et qui récrimine ⁸⁵.

Elle est donc obligée de se soumettre aux recommandations catholiques de l'Abbé. Elle faiblit encore à l'époque où Robert est victime d'un accident d'auto, se sentant honteuse de son comportement anti-religieux et s'adonnant à la confession ⁸⁶. Mais, de temps en temps, elle proteste vigoureusement contre le point de vue orthodoxe de l'Abbé ⁸⁷ et s'insurge de plus en plus contre le comportement religieux de son mari qu'elle trouve faux et intolérable ⁸⁸.

Or, il est évident que Gide est conscient ici des attaques que Paul Claudel et d'autres amis catholiques ont lancées contre lui et aussi de sa propre évolution vers l'athéisme. La question de l'orgueil est au centre du débat entre Gide et Claudel, de même qu'entre Éveline et l'abbé Breidel ⁸⁹. Éveline finit par se comporter exactement comme le fit Gide à cet égard et le chemin de la lucidité qu'elle suit est également tortueux. Mais, par le moyen des influences agissant par protestation, elle s'enhardit petit à petit ⁹⁰ et ose compter sur elle-même avant tout, sans avoir besoin de la religion. La force d'Éveline se montre le plus nettement lors de sa troisième grossesse, époque où elle faillit mourir. Sa force de caractère ne lui permet pas de pleurer, à la différence de Robert, et quand celui-ci fait

82. *Id.*

83. *L'École des femmes*, pp. 1287-8.

84. *Ibid.*, p. 1287.

85. *Ibid.*, p. 1288.

86. *Ibid.*, pp. 1290-1.

87. *Ibid.*, pp. 1289-90.

88. *Ibid.*, pp. 1292-3 et 1298.

89. Gide, *Ainsi soit-il*, in *Journal 1939-1949*, pp. 1183, 1223-4 et 1228.

90. Cela contraste avec l'attitude transformée de son père qui commence par s'opposer activement au Catholicisme, mais qui finit par protester beaucoup plus passivement (*L'École des femmes*, p. 1300).

venir l'abbé Bredel pour une dernière communion avec elle, elle s'attache fermement à sa position anti-religieuse ⁹¹. Qui plus est, elle sort de son épreuve se sentant plus certaine de sa position, tandis que Robert et l'Abbé se révèlent comme étant confus ou étonnés. Il faut donc conclure qu'aux yeux de Gide, la constante soumission religieuse n'aboutit qu'à la faiblesse personnelle, qui n'a rien à voir avec la lucidité. Au contraire, les véritables influences agissant par protestation mènent à une authentique connaissance de soi, aussi bien qu'à la croissante force de caractère personnelle. Robert, pour sa part, finit par regretter la perte de ce qu'il considère comme sa bonne influence sur Éveline :

je la sentis plus résistante, plus fermée que jamais à toute bonne influence, à tout conseil que j'essayais de lui donner ⁹².

Il se rend finalement compte qu'elle ne subira plus que des influences agissant par protestation à son égard :

Je lisais au pli de son front, à cette double barre verticale qui commençait de se dessiner entre ses sourcils, une obstination grandissante, un refus qu'elle n'opposait plus seulement aux vérités saintes, mais à tout ce que je pouvais lui dire, à tout ce qui venait de moi ⁹³.

D'ailleurs, il en résulte que lui, à son tour, proteste contre cette attitude à elle pour renforcer sa propre position :

J'ai dit que la grandissante incrédulité d'Éveline m'ancrait d'autant plus avant dans mes convictions religieuses, dans ma foi ⁹⁴.

Il est donc clair que la question de l'influence joue un rôle important dans le domaine de la religion.

Finalement, examinons le traitement des influences livresques dans le triptyque gidien, qui se trouve étroitement lié au personnage de Robert. Directeur pendant longtemps d'un journal littéraire qu'il fonde avant son mariage, il a plus tard l'idée d'un jury capable de recommander certains livres soigneusement choisis par eux aux lecteurs français, car il croit fermement à la corruptibilité des livres : « c'est par l'examen de l'inavouable que nombre de romanciers d'aujourd'hui exercent une si préjudiciable influence ⁹⁵. » Il s'étonne que son idée ne soit pas vite acceptée par les Français en général, puisqu'il est d'avis que le jury se compose des « meilleurs esprits de ce temps ». De plus, il préconise la censure littéraire ⁹⁶, étant donné qu'il croit que certains livres peuvent exercer une

91. *Robert*, pp. 1339-40.

92. *Ibid.*, pp. 1341-2.

93. *Ibid.*, p. 1342.

94. *Id.*

95. *Robert*, p. 1329.

96. *Ibid.*, pp. 1321-2.

mauvaise influence sur les lecteurs. Or, la soumission d'Éveline à son jugement à lui dans les domaines littéraires et artistique au début de leurs rapports lui plaît, bien entendu, et il attribue la transformation de sa femme en partie à la mauvaise influence des livres :

... elle lisait beaucoup, et, dédaigneuse de mes conseils, choisissait de préférence les livres susceptibles de l'enhardir, elle ne craignait plus de me tenir tête ⁹⁷.

Il la blâme pour les conseils littéraires qu'elle donne à Geneviève et lui reproche d'avoir développé chez Geneviève une attitude libérale dans le domaine de la littérature. Il est clair qu'en ce qui concerne les influences livresques aussi, les points de vue d'Éveline et de Robert sont diamétralement opposés. La scène où Robert fait la lecture à sa femme peu de temps avant son troisième accouchement met en lumière leurs différences. Éveline s'insurge contre le choix de la lecture, qui traite précisément de la mauvaise influence des livres et l'opposition des époux immédiatement après cette lecture rappelle, dans une certaine mesure, le conflit entre Gide et Claudel ⁹⁸ :

— On sent, reprit-elle, que tu voudrais tellement me faire trouver cela admirable.

— Et je vois que je n'y parviens guère, dis-je avec plus de tristesse que de dépit. Alors, toi, tu trouves cela ridicule?

— Immensément ⁹⁹.

Déjà dans sa conférence « De l'Influence en littérature », Gide n'accepte pas que la littérature puisse provoquer une réaction dont les germes n'existent pas chez le lecteur :

Ceux que la littérature a tués, je pense qu'ils portaient déjà la mort en eux ; ceux qui se sont fait chrétiens étaient admirablement prêts pour l'être ; l'influence, disais-je, ne crée rien : elle éveille ¹⁰⁰,

et il est clair que dans son triptyque, Gide fait preuve d'une longue continuité de pensée à cet égard.

En plus du traitement de bonnes et de mauvaises influences livresques dans ces récits, il existe aussi, dans *Geneviève*, des allusions aux influen-

97. *Ibid.*, p. 1323.

98. V. Claudel-Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1949, p. 221, et C. Savage Brosman, « Paul Claudel, André Gide et *La Nouvelle Revue Française* (1919-1951) », in *Claudiel Studies*, 1986, vol. 13 n° 1, p. 25. Claudel croit fermement à la capacité de la littérature à influencer pour le bien ou le mal et lui aussi préconise la censure totale de tout ce que ne correspond pas aux limites étroites du Catholicisme, pour protéger les âmes en danger d'être mal influencées.

99. *Ibid.*, p. 1327.

100. « De l'Influence en littérature », *op. cit.*, p. 28.

ces livresques agissant par autorisation. Pour Gide, ces influences concernent la lecture des idées qui correspondent à celles que possède déjà le lecteur ; par suite d'une telle lecture, le lecteur se sent autorisé à penser ainsi ¹⁰¹. Geneviève utilise la littérature pour renforcer ou autoriser ses attitudes, surtout en ce qui concerne le féminisme. Dans le chapitre XII de *Jane Eyre*, par exemple, ouvrage que, sous d'autres rapports, elle considère comme « absurde », elle trouve une déclaration sur les femmes à laquelle elle applaudit parce qu'elle fait écho à ses propres idées qu'elle autorise ¹⁰². Mais c'est *Clarissa Harlowe*, en particulier, qui l'obsède :

De tous les livres que je lus alors, aucun n'occupa plus longtemps ma pensée que *Clarissa Harlowe*. Malgré mon peu de goût pour les fictions, c'est sans en sauter une ligne que je lus les cinq volumes de ce roman jadis célèbre et qui ne trouve aujourd'hui, je crois, plus beaucoup de lecteurs. Sans doute eut-il sur moi une influence considérable (pas tout à fait, je pense, celle que pouvait souhaiter Richardson) ¹⁰³.

Deux aspects de cet ouvrage fascinent Geneviève. D'une part, elle étudie avec le plus grand intérêt la soumission de Clarissa à ses parents et en particulier à son odieux père. Il est facile de comprendre pourquoi Geneviève s'intéresse tant à cette question de l'influence paternelle...

En la douant de toutes les vertus, en la faisant infiniment supérieure à son père, le romancier rendait d'autant plus révoltante la soumission de cet ange à l'autorité monstrueuse de cet être borné ¹⁰⁴.

Cette lecture sert à lui donner l'autorisation de continuer ses protestations contre l'autorité de son propre père à l'esprit borné. En second lieu, elle se penche encore plus sur l'idée dans le roman de l'assimilation de l'honneur à la pureté, qu'elle trouve inadmissible à l'époque de cette lecture :

je protestais qu'une femme peut être vertueuse autrement que par sa réserve et que le plus ou moins d'honnêteté réside ailleurs que sur le plan des rapports charnels ¹⁰⁵.

Car elle et ses deux amies, membres toutes les trois de l'IF — *Ligue pour l'indépendance féminine*, — croient fermement, à cette étape de leur développement, à l'accouplement et à la maternité en dehors du mariage. Geneviève utilise donc la littérature pour autoriser ses idées et son comportement, du moins pendant son adolescence, ce qui correspond exactement à la théorie gidienne sur les influences agissant par autorisation.

101. Gide, *Journal 1889-1939*, 10 janvier 1923, p. 752, et janvier 1924, p. 781.

102. *Geneviève*, p. 1391.

103. *Ibid.*, p. 1392.

104. *Id.*

105. *Geneviève*, pp. 1392-3.

En conclusion, il est indéniable que la question des influences joue un rôle capital dans le triptyque gidien. Gide se préoccupe longuement sur les influences qui s'opèrent dans la famille qu'il crée et il traite des rapports conjugaux dans ce contexte, sans oublier l'influence des parents, et l'influence des amis sur cette famille. De plus, il est clair que la question de l'influence catholique est aussi au premier plan des pensées de Gide, avec la question des influences livresques, subies ou exercées. Cependant, il est à noter que l'importance primordiale pour Gide de la question des influences pendant la composition de son triptyque affecte la qualité esthétique des récits. Il y examine toute une série d'influences d'une façon si systématique que c'est, en fin de compte, au détriment de la valeur littéraire du triptyque, car la question de l'influence devient si importante qu'elle prend le pas sur toute autre considération. Gide ne peut pas s'empêcher de faire des discussions explicites sur l'influence même, descriptions qui durent parfois des pages. Dans d'autres ouvrages, le rôle de l'influence, quoique critique, fait partie de l'intrigue et de la caractérisation d'une façon plausible¹⁰⁶. Mais dans son triptyque, ces éléments sont subordonnés, en grande mesure, aux discussions infinies sur l'influence. Les trois personnages principaux sont obsédés par cette question, jusqu'au point où c'est presque leur seul sujet de conversation et la subtilité gidienne, qui est une partie essentielle de ses véritables chefs-d'œuvre, est sacrifiée à la nécessité de faire des expériences avec ses idées sur l'influence. Par exemple, le personnage de Robert est un faible, mais au lieu de pouvoir le remarquer au cours de la lecture et d'en déduire la cause (c'est-à-dire son éducation catholique), le lecteur reçoit une explication détaillée de la part de Robert lui-même, d'une manière apologétique. Gide veut que le lecteur se rende compte que l'influence catholique mène à la faiblesse de caractère mais, dans *Les Faux-Monnayeurs*, le lecteur a pu le comprendre grâce au comportement, par exemple, d'Oscar Molinier. Il est donc clair que Gide a créé, avec son triptyque, des « récits à thèse », dans lesquels les aspects artistiques sont subordonnés à ses idées sur l'influence, au détriment de la valeur littéraire de cette œuvre. L'importance de la question de l'influence dans le triptyque est indéniable, mais il est également vrai que sa valeur littéraire est diminuée par cette préoccupation trop explicite. C'est là la raison principale pour laquelle *L'École des femmes*, *Robert* et *Geneviève* continuent de manquer de succès auprès des critiques depuis très longtemps.

106. Par exemple *La Symphonie pastorale* et *Les Faux-Monnayeurs*. V. *La part de l'influence dans la vie et l'œuvre immoraliste d'André Gide*, op. cit., IV^e partie, chap. 1 et 2.